

7

LA SCENE « SERENADE A TROIS »
au Théâtre Edouard VII

« LE TREIZIEME ARBRE » de Gide
14 Fev. 45 aux Mathurins

NOËL Coward est depuis long-temps adopté par Paris. Il est moins amusant — que ne l'est parfois Sacha Guitry : il est aussi moins prétentieux. Il a une façon de parler des femmes, des caprices des femmes — caprices du cœur et caprices des sens — qui n'est pas injurieuse, qui est assez conventionnelle pour n'étonner personne, qui même, au fond, je crois, flatte jusqu'à un certain point les femmes. Il les montre à la scène sensiblement nus folles qu'elles ne sont à la ville ; les spectatrices, du coup, se sentent bien sages, s'admirent d'être si sages, et suivent avec une sympathie un peu envieuse les excentricités de ces sœurs plus audacieuses. Le spectateur mâle, lui, ricane, et tout en murmurant « Comme c'est ça ! » assez faté se félicite d'avoir échappé à ces typhons. A côté desquels ses petites tempêtes personnelles lui apparaissent bien modestes. On voit à quel ordre de sentiments Noël Coward fait appel pour plaire.

Cela qui peut s'appliquer à ces « Amants terribles » qui ont un si persistant succès, s'applique aussi bien à la « Sérénade à trois » que reprend le théâtre Edouard-VII. C'est une bonne pièce, dans la mesure où peut-être bonne une pièce qui, posant un problème — assez fantaisiste il est vrai — de psychologie amoureuse, fait son marché de toute psychologie. Cela donne une pièce d'un genre assez hâtard : vaudeville par l'absolue soumission à la situation ; comédie de caractère par le dessin qu'a l'auteur de peindre un type original de femme.

Gilda est la maîtresse d'Otto ; elle le quitte en faveur de Léo, le meilleur ami de celui-ci. Otto reparaît, et elle tombe dans ses bras. Là-dessus elle épouse Ernest — jusqu'au moment où reparaissent Otto et Léo, plus amis que jamais. Elle abandonne Ernest, et revient à ses penchants amoureux, semblant prête à partager équitablement ses faveurs entre ces amis exemplaires.

Ce chassé-croisé crée naturellement des situations amusantes. Cela est pu faire un bon vaudeville du genre trépidant, si l'auteur avait consenti à voir ses personnages tels qu'ils sont en vérité : des marionnettes. Mais l'action — qui s'étire en cinq tableaux — est souvent ralentie par des scènes d'explications de caractères et de démontages de sentiments qui n'expliquent ni ne démontent quoi que ce soit.

J'ai aussi dans l'idée que l'interprétation est en partie responsable de l'impression d'inutile longueur que donne cette « Sérénade à trois ». De bons acteurs auraient sans doute fait passer bien des choses. Or, pour être franc, le théâtre Edouard-VII ne gâche pas ses spectateurs sous ce rapport. Il suffit de dire que Jean Servais (Otto) est le meilleur du lot : on peut le trouver joli garçon, et il a en scène une aisance qui manque par trop à ses partenaires. Solange Moret (Gilda) rend assez peu croyable la passion

inspire aux trois hommes qui l'approchent. Quant à Pierre Fouillière (Léo) et Yves Deniaud (Ernest), ils abusent un peu du droit qu'ont les amants et les maris d'avoir de droites de tête. Julien Paroli réussit brillamment un rôle de compositon épisodique.

Une reprise qui ne s'imposait que discrètement.

14 Fev. 45